

*La Maison-Dieu*, 227, 2001/3, 79-108

Jean-Yves HAMELINE

## EXPLIQUER L'ÉCRITURE AVEC LE STYLE DE L'ÉCRITURE

*RELIRE FÉNELON*

**L**ES *DIALOGUES sur l'Éloquence en général et sur celle de la chaire en particulier*<sup>1</sup> parurent en 1718, trois ans après la mort de Fénelon. Cette publication fut entreprise à l'initiative et par les soins du Marquis de Fénelon, petit-neveu de l'Archevêque, et du Chevalier Ramsay, qui les firent précéder d'une Préface. On peut y lire que cet ouvrage « a été composé dans la jeunesse de feu M. de Cambrai », et qu'on a cru bon d'y adjoindre la *Lettre à l'Académie*<sup>2</sup>, composée « dans les derniers temps de sa vie ». La lecture de ces deux textes, si personnels de contenu et de facture, fait apparaître, en même temps que la souveraine indépendance d'esprit de l'Archevêque de

---

1. Ce texte a connu de nombreuses éditions. On le trouvera commodément dans : Fénelon, *Œuvres*, I, Édition établie par Jacques Le Brun, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1983, p. 1-87. Nous renverrons habituellement à cette édition aisément accessible, et au volume suivant, *Œuvres*, II, 2000. Les notes et présentations dues à Jacques Le Brun y sont des modèles d'érudition et de pénétration intelligente et sensible d'un écrivain plus qu'aucun autre intelligent et sensible.

2. *Œuvres*, II, p. 1135-1197.

Cambrai, la belle continuité de ses préoccupations d'un bout à l'autre de sa vie active, en matière de langage, de communication orale et d'écriture, et son souci constant d'un juste gouvernement de la pensée. Lors de sa réception à l'Académie française, le 31 mars 1693, Fénelon fut amené à faire l'éloge de Pellisson, écrivain estimable du siècle finissant. Il en profita pour faire l'apologie d'une élocution raisonnable et naturelle, dépouillée d'ornements vains et affectés, qui ne peuvent qu'en affaiblir la force et le charme<sup>3</sup>.

C'est souvent dans des textes à destination pédagogique que le précepteur du Dauphin trouve prétexte à revenir sur ces sujets, comme on le voit dans les *Dialogues des Morts*, écrits pour son élève<sup>4</sup>, dans le petit traité *De l'éducation des Filles*, écrit pour le Duc et la Duchesse de Beauvillier, et publié en 1687<sup>5</sup>, et bien sûr dans les *Aventures de Télémaque*<sup>6</sup>, mais l'intérêt de Fénelon pour la prédication et pour tout ce qui, en matière d'action pastorale et d'évangélisation, relève de la parole publique et de l'entretien oral, ne fera que croître avec sa nomination à l'archevêché de Cambrai, où sa conduite et sa disponibilité entière à ses

3. *Œuvres*, I, Discours à l'Académie française, p. 531-539.

4. On y retiendra particulièrement les *Dialogues VII, Confucius et Socrate, XV, Hérodote et Lucien, XXXI, XXXII, XXXIII, Cicéron et Démosthène, XLIII, Caton et Cicéron, XLVI, Cicéron et Auguste, LI, Horace et Virgile, LIII, Léonard de Vinci et Poussin. Œuvres*, I, p. 277-510.

5. *Œuvres*, I, p. 91-171.

6. *Œuvres*, II, p. 1-326. Le *Télémaque* est une sorte de grand roman à la gloire de la parole capable d'engendrer la vertu et le bonheur par l'exhortation réussie. Mentor, qui est à la fois Minerve et la Sagesse chrétienne, parle, redresse et persuade, mais, en le faisant, ouvre un sillon de lumière au fond du cœur, au point de rendre l'épreuve supportable, presque douce. Mais Mentor ne manque pas non plus de *parler* de la parole, et de proposer un modèle de la bonne action sur autrui par une parole juste et bienveillante, arrivant à son heure, sûre de sa cible et difficilement oubliable. Cette juste parole, dont la portée est *politique* avant d'être morale, est perpétuellement tendue entre des pôles opposés, tension qui fait sa force et sa tonicité : fermeté/douceur, distance/tendresse, simplicité/noblesse, science étendue/intuition de l'instant.

diocésains et aux visiteurs venant le consulter, firent l'admiration de ses contemporains.

De 1677 à 1679, le jeune abbé de Fénelon fréquente Saint-Sulpice. Il y reçoit de M. Tronson une formation spirituelle et une initiation au ministère pastoral, comportant catéchismes et prédication. Il honore sa fonction de Supérieur ecclésiastique des *Nouvelles catholiques*, jeunes filles venant du protestantisme, par des *stations* d'Avent et de Carême. Entré en contact avec Bossuet, il séjourne et prêche à Meaux, en compagnie de Claude Fleury, en 1684, et participe activement à des Missions en Saintonge au cours de l'année 1685. En 1687 (il a trente-six ans), il peut exprimer avec ampleur ses pensées et ses sentiments sur la mission de l'Église, dans un important *Sermon pour l'Épiphanie*, prononcé aux Missions Étrangères, à Paris<sup>7</sup>.

Les *Dialogues sur l'Éloquence*, sans doute composés entre 1677 et 1681, et peut-être en 1679<sup>8</sup>, pourraient donc exprimer un premier état des idées et des orientations de Fénelon touchant la pratique oratoire et la prédication ecclésiastique, telle qu'il l'imagine et la différencie d'un certain nombre de manières de faire en usage de son temps à la Ville et à la Cour.

### L'institution sociale du Sermon

L'institution sociale du *sermon*, ou de la *station de prédication*, pour l'Avent ou le Carême, sans parler des Panégyriques des Saints et des grandes prédications de cir-

7. La première phrase de ce sermon, à la considérer comme un acte, ce qu'elle est, plutôt que comme un texte, contient une formulation saisissante de l'axe sur lequel Fénelon veut placer l'action du prédicateur : « Béni soit Dieu, mes Frères, puisqu'il met aujourd'hui sa parole dans ma bouche (il s'agit du passage d'Isaïe : *Surge et illumine, Jerusalem*) pour louer l'œuvre qu'il accomplit dans cette maison ». *Œuvres*, I, p. 827.

8. Cette date est estimée plausible par Jacques LE BRUN, *Œuvres*, I, p. 1233-1234.

constances<sup>9</sup>, faisait de ces entreprises des événements de société, comparables en leur statut et leur fréquentation (annonce publique, places retenues, hantise des chaises vides, et même problèmes de stationnement des carrosses !)<sup>10</sup> aux propositions du Théâtre ou de l'Opéra. La *Gazette* de Renaudot, ou la *Muse Historique* de Loret en rendaient compte, de même que les lettres élégantes qui circulaient de salons en salons comme on le voit à celles, bien connues, de M<sup>me</sup> de Sévigné. Le danger n'était pas feint de voir s'exporter dans les provinces les travers mondains, encore peu corrigés, de ces interventions publiques : emphase, exagérations, pointes, antithèses appuyées, soin trop manifeste de la forme et de l'art, et à travers la multiplication d'un clergé mieux instruit et soucieux de son rang, devenir un style commun, et banal en son afféterie et son application exagérée. C'est le diagnostic que porte Claude Fleury dans son *Discours sur la Prédication* de 1688 : « Les vains efforts, écrit-il, que l'on fait aujourd'hui pour remplir l'idée que l'on s'est formée de la prédication, rendent la plupart des sermons inutiles au peuple, qui n'est ni instruit, ni touché sensiblement, et méprisables, ou du moins ennuyeux aux gens d'esprit, qui y trouvent toujours

9. Les auteurs du temps distinguent habituellement trois types d'instructions proposées par le clergé aux fidèles : le *catéchisme*, héritier lointain des instructions catéchuménales ; le *prône* de la Messe de Paroisse, suite très arrêtée de prières publiques, d'informations concernant la vie de l'Église et de rappel de la doctrine, pouvant comporter une instruction-exhortation, quelquefois dénommée *homélie* ; et enfin le *sermon*, action autonome et détachée, le plus souvent donné l'après-midi avec plus ou moins de solennité et d'appareil. Cf. entre beaucoup d'autres : (Louis Ellies Dupin), *Méthode pour étudier la Théologie*, à Paris, chez Antoine-Urbain Coustelier, 1716, c. 27, p. 342.

10. On peut lire là-dessus le très sérieux et très récréatif poème en quatre chants de Pierre DE VILLIERS, *L'Art de prêcher*, publié à Lyon, en 1682, dans le style de *l'Art poétique et des Satires* de Boileau. Reproduit dans l'Abbé DINOUART, *L'éloquence du corps ou l'action du Prédicateur*, Paris, G. Desprez, 1761, p. 349-434. Dans un style infiniment moins élégant que celui de Fénelon, mais ne manquant ni d'habileté ni de verve, il dispense à peu de choses près la même doctrine et fait entendre, avec plus de détails concrets, les mêmes critiques.

des défauts ; que si dans un âge il y a deux ou trois prédicateurs qui réussissent, ils attirent à la vérité un grand nombre d'auditeurs, mais on ne voit pas qu'ils fassent beaucoup plus de conversions que les autres. Cependant ils font un grand mal ; car tous les Prédicateurs médiocres aspirant à les copier, forcent leur génie, et font plus mal qu'ils ne feraient naturellement, pour vouloir faire mieux qu'ils ne peuvent. On voit tous les jours de jeunes Cordeliers et d'autres Stationnaires de campagne débiter devant des paysans de grands mots et de prétendues belles pensées, qu'ils ont prises dans des Auteurs de réputation, et qu'ils espèrent faire valoir un jour dans les bonnes Villes »<sup>11</sup>.

11. Cf. *Discours sur l'Histoire ecclésiastique*, par l'abbé Fleury, Nouvelle édition augmentée des *Discours sur la Poésie des Hébreux, l'Écriture sainte, la Prédication, .../...*, à Nismes, chez Pierre Beaume, 1785. Saint Vincent de Paul, le grand éducateur de la génération précédente, à commencer par Bossuet, et, comme on le sait, ardent promoteur auprès des Évêques et du clergé d'une prédication modeste et évangélique, avait diagnostiqué avec acuité cette tentation menaçant le prédicateur et pouvant produire enflure d'orgueil et esprit pompeux : « S'étudier à faire de belles prédications, à faire parler de soi, à publier le bien qu'on a fait, à s'enfler d'orgueil, c'est avoir l'esprit pompeux... Un prédicateur me parlait dernièrement de ceci : Monsieur, me disait-il, dès qu'un prédicateur cherche l'honneur et le bruit populaire, il se livre à la tyrannie du public ; et, pensant se faire remarquer par de beaux discours, il se fait esclave de sa réputation » ; à quoi nous pouvons ajouter que celui qui débite de riches pensées en un style pompeux est opposé à l'esprit de Notre-Seigneur, qui a dit : « Bienheureux sont les pauvres d'esprit » ; en quoi la Sagesse éternelle montre combien les ouvriers évangéliques doivent éviter la magnificence des actions et des paroles, et prendre une manière d'agir et de parler humble, facile et commune. » Saint Vincent de Paul, *Entretiens spirituels aux Missionnaires*, textes réunis et présentés par A. DODIN, Paris, Éditions du Seuil, 1960, p. 638-639. On lira dans le même ouvrage la *Conférence* du 25 août 1655, (n° 57) « Sur la méthode à suivre pour les prédications », p. 214-243. Recueilli à la volée par un des frères auditeurs, comme la plupart de ces *Entretiens*, il nous livre un propos de St Vincent de Paul extrêmement primesautier, ne craignant ni répétitions, ni confidences, ni exclamations pieuses. Il va sans dire que, d'une manière générale, les centaines de *Sermons* imprimés, qui, à la

### Le prédicateur et son public

Les *Dialogues sur l'Éloquence* sont une œuvre écrite d'une plume presque trop assurée, qui frappe par sa fermeté et son aisance. La critique y est vive, en particulier dans les portraits que l'auteur se permet de tracer de l'un ou l'autre prédicateur de son temps, même s'ils sont en partie fictifs. Les citations des auteurs anciens, le patronage un peu voyant de Platon et de sa morale civique de l'art et des artistes, sentent encore une érudition de fraîche date. Le choix de la forme dialoguée ne peut pas non plus ne pas évoquer Platon dont le *Gorgias* sera cité et commenté de bonne manière.

Le milieu lettré parisien avait pu apprécier quelques années plus tôt, en 1671, dans cette même forme dialoguée, les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* du Père Bouhours, sur les sujets voisins du bien-dire et du bien-penser, et sur la justesse de la langue française. Bouhours y menait un plaidoyer habile pour un art de dire vif et heureux, brillant sans préciosité ni pédantisme, qui soit solide de pensée, d'une belle droiture de langue, et fasse le charme et l'affabilité d'une société d'honnêtes gens<sup>12</sup>. Fénelon, on le verra, n'est pas loin des positions de Bouhours, pour ce qui est de la pratique et du *bon usage* de la langue, mais la question qui le préoccupe n'est pas en premier lieu la civilité, même honnête, de la conversation distinguée, mais, bien plus sérieusement à ses yeux, dans une perspective élargie intégrant une sorte de morale de la parole publique, la forme que peut et doit prendre l'annonce pastorale de la Parole de Dieu. Son lieu déterminant n'est pas le salon, mais l'église.

---

différence de ce type d'entretiens, nous parviennent soigneusement composés et revus pour l'impression, ne nous permettent sans doute pas de mesurer ce que pouvait être, dans ce genre d'action, une prise de parole libre et spontanée.

12. Le Père BOUHOURS, *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (1671), Introduction et notes de René Radouant, Paris, Éditions Bossard, 1920.

Bourdaloue, professionnel de la prédication, s'il en fut, et des moins discutés, sauf peut-être par Fénelon, avait choisi de commenter devant le Roi, un certain dimanche de la Passion, un passage du chapitre VIII de St Jean, tiré de l'Évangile du jour : « Celui qui est de Dieu entend la parole de Dieu »<sup>13</sup>. S'interrogeant, non sans audace, sur une trop évidente stérilité de la prédication chrétienne, et sur son impuissance à changer les cœurs et les mœurs, Bourdaloue met en question la responsabilité des prédicateurs. Il le fait sous forme de concession, bien sûr, car toute la suite de ce remarquable sermon porte sur l'atonie ou même le « dégoût » des fidèles, captifs d'une société qui exalte l'ambition, la sensualité et l'argent, et sur leur impuissance de ce fait même à « discerner » la réalité de la Parole de Dieu qui leur est adressée, laquelle ne tient pas, en son fonds, à l'habileté, ni même à la vertu du prédicateur. Aussi la critique concédée est-elle modérée.

« Quoi donc, s'écrie-t-il, sont-ce les prédicateurs qui causent ce désordre ? J'avoue, Chrétiens, que tous ne dispensent pas la parole de Dieu avec les mêmes dispositions et la même édification ; j'avoue qu'il s'en est trouvé, comme dit l'Apôtre, qui l'ont retenue captive ; qu'il s'en trouve encore qui la rendent mercenaire, et qui, par une espèce de simonie, en trafiquent pour acheter je ne sais quel crédit et une vaine réputation dans le monde. J'avoue même que quelques-uns ont déshonoré le saint ministère par le dérèglement de leurs mœurs ; semblables à ces pharisiens qui enseignaient, mais qui ne pratiquaient pas : *Dicunt et non faciunt* ».

Les critiques émises ici par Bourdaloue sont classiques<sup>14</sup> et se retrouvent dans les *Dialogues* de Fénelon : carrié-

13. *Instructions choisies des grands prédicateurs*, Paris, Librairie liturgique catholique L. Lesort, 1859, Tome I, p. 415-442.

14. On trouve évidemment des recommandations touchant la prédication dans des ouvrages à visée plus ascétique destinés à la formation spirituelle des prêtres et des religieux. Ainsi, entre beaucoup, un écho de l'enseignement du Père Louis Lallement, publié par un de ses disciples, le P. Pierre CHAMPION, en 1694, et plusieurs fois réédité, *La vie et la doctrine spirituelle du Père Louis Lallement de la Compagnie*

risme, recherche vaine de la réputation, vie insuffisamment édifiante. Mais la pointe du sermon porte beaucoup plus sur le peu de réceptivité des auditeurs, sur leur manque de goût pour la parole de Dieu, qui proviennent, estime l'orateur, d'un grand fond, presque invincible, d'irréligion et d'attrait pour les plaisirs et la fortune.

Fénelon est plus sensible, et c'était aussi le cas de La Bruyère, aux attentes littéraires et aux dispositions critiques de la partie la plus distinguée des auditoires, qui forment à ses yeux une sorte d'écran subtil, et pervers par sa civilité même, déplaçant le goût de la chose, ici la vérité nue de l'Évangile, vers l'agrément de son enveloppe formelle, mesurée à l'aune d'un art de bien dire et de bien juger, à la fois impérieux et fluctuant, comme tout ce qui relève de la mode et de ses renouvellements contraignants.

Dans un ouvrage déjà ancien, Georges Mongrédien<sup>15</sup> avait montré la formation au cours du XVII<sup>e</sup> siècle d'un public de *connaisseurs*, familier de la Cour ou des Ruelles, rompu à la conversation et à la « politesse » du langage, dont Méré et Bouhours ou son confrère le Père Rapin, pouvaient définir les finesses et les bienséances. Cette constitution d'un *public*, et par ce fait même, la mise en jeu d'un dispositif d'attentes, d'évaluation, d'émulation et de concurrence, avait pu contribuer à déplacer la production rhétorique vers un art de plaire à fonction désormais pré-

---

*de Jésus*, à Lyon, chez Pierre Valfray, 1735. c. 3, article 4 : Avis pour les prédicateurs, p. 127-131. Si le Père Lallement préconise la « science des Saints », issue de l'oraison et de la purification du cœur, il ne néglige pas une religieuse application à bien parler : « Un Prédicateur doit bien parler, et ne pas négliger l'élocution. Le respect, qui est dû à la parole de Dieu, demande cela. Il faut cependant qu'il évite une politesse trop étudiée, de peur que l'oreille de l'auditeur ne s'attache aux paroles, et à l'éloquence, ce qui empêcherait tout le fruit du Sermon. Il se prêcherait soi-même, et non pas Jésus-Christ. Quand il s'est fait un bon style, il ne doit plus penser, qu'à faire en sorte que la grâce anime en lui l'art et la nature ; et que l'Esprit de Dieu règne dans son discours, comme l'âme fait dans le corps » p. 129-130.

15. Georges MONGRÉDIEN, *La vie littéraire au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Taillandier, 1947.

dominante. La satisfaction d'un public d'amateurs faisant de sa capacité d'appréciation un élément de sa « distinction », ou de son « bel esprit », devient un objectif premier des gens de lettres. Le Pascal, pourtant si religieux, des *Provinciales* avait pu susciter par le brillant de son élocution et de son esprit, un public de railleurs et d'ironistes, dont certains Messieurs de Port-Royal purent être effrayés, en dépit de la sainte ivresse que leur procuraient les coups portés à la Compagnie de Jésus<sup>16</sup>.

### Comment entendre en vérité la Parole de Dieu ?

C'est sans doute cet état des conditions de production et de réception des œuvres littéraires et des ouvrages de l'esprit, rançon d'une vie urbanisée où l'on rivalise de politesse et d'élégance, qui trouble le plus sévèrement les prédicateurs vraiment apostoliques et les responsables ecclésiastiques dans les dernières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle. Car il constitue à leurs yeux un des modes de réception les moins favorables qui soient à une authentique audition de la Parole de Dieu, faisant écran à la motion secrète du Maître intérieur, instance décisive de l'acheminement de la Parole selon la foi et la grâce.

Ainsi, il semble bien qu'il faille dépasser le simple diagnostic de mondianisation de la prédication, propos d'ailleurs assez rebattu, pour y discerner une donnée sans doute plus décisive, qui affecte la transmission ecclésiastique de la Doctrine chrétienne, à savoir son affrontement croissant à un public de plus en plus autonome, instruit et

---

16. La Fontaine, en virtuose, montre parfaitement le risque posé par l'universalisation de la prétention à juger les ouvrages d'art ou d'esprit. Son adresse *Contre ceux qui ont le goût difficile*, au début du Livre *Deuxième des Fables choisies mises en vers* (1668), est une remise en question de la triple distinction de la Rhétorique classique entre les genres *élevé, tempéré, simple*... Il démontre à la fois la parfaite maîtrise avec laquelle, comme versificateur, il les domine en se jouant, et la totale impropriété de ces mêmes catégories pour pouvoir juger du ton nouveau qu'il a cherché à créer dans ses *Fables*.

débatteur, et dont les choses de l'esprit et du goût occupent tout l'espace mental.

Dès lors, Fénelon se trouve pris entre deux contrariétés : il partage l'opinion de la partie la plus éclairée de ce public qui, à cette même époque, s'engage dans une réelle purification du style, approuve une élocution allégée et directe, guidée par la raison et l'imitation de la belle nature. Il sait tout ce que cette révision de l'art de dire ne manque pas d'apporter à la prédication : que sous cette influence disparaissent peu à peu, dans l'élocution des Prédicateurs, le pédantisme, la préciosité des métaphores et des tournures, le règne intempérant de l'allégorie qui avait tant marqué la prédication avant les années 1660<sup>17</sup>. Mais, affronté à ce public « fin de siècle », où déjà celui du siècle suivant s'annonce, et dont les goûts sont les siens par beaucoup de côtés, il semble que Fénelon, pour annoncer l'Évangile, est à cause de cela même à la recherche d'une autre voie. Il ne se satisfait plus de l'art majeur et consacré de ses plus grands confrères, trahis par leur succès même, sans parler des égarements souvent puérils de leurs épigones. Sa quête est celle d'une autre *simplicité* qui relèverait plutôt d'un

---

17. C'est bien l'idéal auquel il se rallie dans les propos qu'il tient lors de son Discours de réception à l'Académie française, le 31 mars 1693, où il était invité à faire l'éloge de Péliisson : «... on n'abuse plus comme on le faisait autrefois, de l'esprit et de la parole ; on a pris un genre d'écrire plus simple, plus naturel, plus court, plus nerveux, plus précis. On ne s'attache plus aux paroles que pour exprimer toute la force des pensées, et on n'admet que les pensées vraies, solides, concluantes pour le sujet où l'on se renferme. L'érudition, autrefois si fastueuse, ne se montre plus que pour le besoin ; l'esprit même se cache, parce que toute la perfection de l'art consiste à imiter si naïvement la simple nature, qu'on la prenne pour elle. Ainsi on ne donne plus le nom d'esprit à une imagination éblouissante ; on le réserve pour un génie réglé et correct qui tourne tout en sentiment, qui suit pas à pas la nature toujours simple et gracieuse, qui ramène toutes les pensées aux principes de la raison, et qui ne trouve beau que ce qui est véritable. On a senti même en nos jours que le style fleuri, quelque doux et agréable qu'il soit, ne peut jamais s'élever au-dessus du genre médiocre, et que le vrai genre sublime, dédaignant tous les ornements empruntés, ne se trouve que dans le simple » *Œuvres*, I, p. 535.

patient itinéraire de désencombrement de soi, jusqu'au point de pouvoir penser et parler librement, y compris de soi-même, dans le dépassement d'une sincérité anxieuse et crispée. C'est cette simplicité libre que Fénelon décrira dans l'un de ses *Opuscules spirituels*, et qu'il rêve pour le prédicateur et son auditoire, parce qu'elle constitue à ses yeux le domaine de réception idéal pour l'audition et le déploiement intérieur de la Parole de Dieu <sup>18</sup>.

### *Nostalgie d'auditoires vierges*

Pourtant, la disparition d'un certain style fleuri et des fantaisies du sens allégorique appliqué à la lecture des Écritures, ne pouvait pas tout de même effacer le souvenir de certaines grandes productions antérieures et, sans remonter cette fois jusqu'à l'âge béni de la prédication des Pères, ne pas faire regretter le charme inimitable et la sève évangélique répandus avec une si heureuse abondance dans les écrits de St François de Sales, par exemple. Bien sûr, en 1680, ce style a tout à fait vieilli, et à l'époque de Fénelon, les éditeurs de *l'Introduction à la Vie dévote* en retouchent les expressions surannées. Mais n'est-ce pas aussi un certain catholicisme en France qui a vieilli, au point d'amener Fénelon à rêver des Missions lointaines, comme d'une chance pour l'Évangile de pouvoir rejouer, à l'imitation de l'Église primitive, la carte incomparable de sa nouveauté, l'irruption de la Pentecôte et du témoignage des Martyrs, aventure sainte et merveilleuse opposée à la réprobation qui ne peut que frapper ces peuples « corrompus jusqu'à la racine, qui ne portent le nom de fidèles que pour le flétrir et le profaner... Lâches et indignes chrétiens par qui le christianisme est avili et méconnu » <sup>19</sup>. Ce thème de l'usure des institutions religieuses et de la prégnance chrétienne, très présent chez les prédicateurs, ou chez des historiens

18. *Œuvres*, I, « Sur la simplicité », *Lettres et Opuscules spirituels*, XXVI, p. 676-687.

19. *Sermon pour la Fête de l'Épiphanie*, loc. cit., *Œuvres*, I, p. 841.

comme Fleury, n'est sans doute pas seulement un artifice rhétorique, mais une véritable angoisse. Tout Fénelon pourrait peut-être se ramener à l'interrogation : comment retrouver le charme intact de l'Évangile ? Mais n'est-ce pas aussi le dix-huitième siècle déiste et sentimental qui se reconnaîtra dans le charme fénelonien du *Télémaque*, comme si la fin de la métaphore et d'une certaine folie du langage coïncidait avec une irrésistible sécularisation du style même de la religion et de son message<sup>20</sup> ?

### La Parole de Dieu par les chemins de l'Éloquence

Bien qu'il se défende d'écrire une rhétorique complète, Fénelon ne peut éviter les passages obligés qui sont le lot commun de toute littérature concernant l'Éloquence, et plus spécialement l'Éloquence sacrée, littérature particulièrement abondante, à tous les niveaux, en cette fin du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>. On y verra donc traiter des fins et des

20. Et n'est-ce pas Jean-Jacques Rousseau qu'il faudra attendre, au moins dans le domaine de la littérature de langue française, pour retrouver les accents d'un véritable lyrisme religieux, cette fois sans péché, et sans Église, avant que Chateaubriant et Prosper Guéranger ne rouvrent à leur façon le domaine de la métaphore, condition d'une poétique chrétienne.

21. Il paraît évident que les multiples rhétoriques à l'usage des prédicateurs, toutes nourries de Cicéron, et du *de Doctrina christiana* de saint Augustin, et dont le modèle patristique reste préférentiellement l'œuvre homilétique de saint Jean Chrysostome, sont toutes à la recherche d'une zone moyenne qui, tout en ne perdant rien de l'énergie du discours, s'écarterait de toute préciosité ou galanterie mondaine, dont il leur est facile de souligner la vanité, et de toute indignité due à un style bas et rampant, prétendant bien, avec des dosages divers quant au dessein proprement artistique du prédicateur, se tenir à la noble simplicité de l'Écriture Sainte et de la prédication apostolique, celle de St Paul, en particulier. Sur la problématique de la prédication, notamment en milieu jésuite, après le Concile de Trente, on ne peut que se référer à Marc FUMAROLI, *L'âge de l'éloquence, Rhétorique et « res litteraria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Librairie Droz, coll. « Hautes études médiévales et modernes », 43, 1980.

moyens de l'Éloquence, de l'acceptabilité ou non des ornements du discours, de la légitimité ou non du plaisir ou de l'agrément procuré à l'auditeur, de la spécificité de l'éloquence biblique, toutes questions sans cesse reprises en rhétorique chrétienne, depuis le *de Doctrina christiana* de St Augustin, que Fénelon suit souvent de très près<sup>22</sup>. Le choix de la forme dialoguée, en dépit de ses inévitables trucs, permet aussi à Fénelon de s'approcher le plus possible de l'élocution aisée, réactive et vivante, démonstrative et persuasive, qu'il préconise pour la prédication<sup>23</sup>.

Si, comme on le voit, les questions posées par les trois interlocuteurs des *Dialogues* ne s'écartent guère de ce qu'on est en droit d'attendre en matière de rhétorique, une lecture attentive devra s'intéresser surtout à deux choses : elle observera les remaniements et les déplacements que Fénelon fait subir au discours commun de la discipline, et certains ne sont pas de petite importance, comme on le verra en ce qu'il dit d'un art de *peindre* ; elle prendra aussi en compte ses efforts pour replacer la réflexion, même au prix de tâtonnements et d'hésitations, et souvent de manière qu'on pourrait dire implicite, à un niveau véritablement théologique (théologie de la *Parole de Dieu*, de la continuité de l'Histoire du salut, de l'Église, du Ministère ecclésiastique, de la Grâce...), le tout appuyé sur un dia-

22. Saint AUGUSTIN, *La Doctrine chrétienne*, Texte critique du CCL revu et corrigé, Introduction et traduction par Madeleine Moreau, Annotations et notes complémentaires par Isabelle Bochet et Goulven Madec, Paris, Institut d'Études augustiniennes, coll. « Bibliothèque Augustinienne », XI, 2, 1997. On pourra consulter, dans cette même livraison de *La Maison-Dieu*, la contribution de Goulven Madec.

23. Son modèle est sans doute Longin, dont il tient le *Traité du sublime* en la plus haute estime, partageant le jugement de Boileau qui, en 1674, avait publié une traduction vite renommée de ce même traité, et se félicitait de ce que le propos de Longin tendait à se rapprocher de son objet, le sublime, par son style même. « Cet auteur traite le sublime d'une manière sublime, comme le traducteur l'a remarqué ; il échauffe l'imagination, il élève l'esprit du lecteur, il lui forme le goût, et lui apprend à distinguer le bien et le mal dans les auteurs de l'Antiquité » *Œuvres*, I, p. 9.

gnostic sérieux d'une situation religieuse et pastorale préoccupante, comme on le voit, par exemple dans le sermon de 1687 cité plus haut. C'est sans doute une des capacités de Fénelon (et s'il n'est pas le seul à pouvoir le faire, et à le faire, il est avéré qu'il y laisse sa marque : acuité de la pensée conjointe au bonheur de la formulation) que de pouvoir traverser les passages obligés, voire monotones, de la discussion rhétorique, pour poser en deçà et au delà les rudes questions théologiques et pastorales qui les sous-tendent.

#### DIALOGUE PREMIER <sup>24</sup>

Comme la plupart des écrits consacrée à la prédication, (et le chapitre de la *Chaire des Caractères* de La Bruyère exprime bien, sur ce sujet, la position d'un chrétien autonome et instruit), les *Dialogues* contiennent une critique appuyée des modes de prédication en cours et de la petite

24. Nous nous permettons de tenter à notre tour une lecture cursive des *Dialogues*. La chose a déjà été faite, on s'en doute, et bien faite. En voici un rappel, en hommage à nos prédécesseurs : en premier lieu, la *Préface des éditions* de 1718, due sans doute au Chevalier RAMSAY, *Œuvres*, I, p. 1239-1240. Abbé DUPANLOUP, *Éléments de rhétorique sacrée ou préceptes et modèles de la véritable éloquence chrétienne*, recueillis des œuvres de Fénelon, Paris, Poussielgue-Rusan, 1841. Dupanloup, alors supérieur du Petit Séminaire de Paris, voit en Fénelon un maître incomparable, et tente de promouvoir la lecture des *Dialogues* dans la formation des jeunes clercs. C. O. DELZONS, *Dialogues sur l'Éloquence par Fénelon*, nouvelle édition revue et annotée, Paris, Librairie Hachette, coll. « Nouvelles éditions classiques », 1854 : petit ouvrage à l'usage des classes, en tous points remarquable, d'une documentation étendue et d'une analyse pénétrante. Il doit figurer encore dans des rayons écartés de Bibliothèques de séminaires, ou même de presbytères. Marguerite HAILLANT, *Fénelon et la prédication*, Paris, Éditions Klincksieck, 1969 coll. « Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nanterre, Série A : Thèses et Travaux, 6. », C. 2, p. 31-64. Jacques Le Brun, *Œuvres*, I, p. 1233-1240.

population des prédicateurs. Le Premier Dialogue, reprenant un procédé employé par Platon dans le *Phèdre*, met dans la bouche d'un des interlocuteurs, jeune ecclésiastique se destinant à la prédication, un éloge un peu forcé et naïf à l'évidence, d'un sermon qu'il vient d'entendre, et dont il vante le bel esprit, l'ingéniosité des citations, les « divisions », les antithèses, « l'anatomie des passions du cœur humain qui égale les Maximes de M. de La Rochefoucauld »<sup>25</sup>, le poli, le brillant, l'allure. Le personnage représentant l'auteur lui oppose une critique sèche et sans faux-fuyant : « Un sermon ou les applications de l'Écriture sont fausses, où une histoire profane est rapportée de manière froide et puérile, où l'on voit régner partout une vaine affectation de bel esprit, est-il bon ? »<sup>26</sup>. Et d'emblée, Fénelon dénonce trois travers dont à ses yeux souffrent trop de prédications : un usage artificiel de citations bibliques isolées, réduites à quelque sentence, qui ne saurait constituer une relation vraiment religieuse à la Sainte Écriture, une pratique très contraignante de la « division », qui bloque tout développement simple et naturel, une rhétorique soucieuse de plaire et de briller, déplaçant dès lors le but de la prédication hors de sa juste fin, qui est de « persuader la vérité et la vertu », vers des bénéfices usurpés qui se limitent au plaisir de l'auditeur, et à la réputation de l'orateur, quand ce n'est pas à sa fortune et à sa carrière.

Un jeune ecclésiastique désigné dans le texte par la lettre B, émet alors une objection qui n'est pas sans poids : n'y

---

25. La Rochefoucauld, cité ici, avait pu se montrer particulièrement sévère pour les prédicateurs de son temps. On avait pu l'entendre dire, dans une conversation chez les Liancourt : « Plus une prédication est utile, plus elle est bonne. L'abus de la prédication est un des plus grands maux de l'Église. La prédication est devenue comique », cf. Jean Le Saulnier, « Les Liancourt, leur hôtel et leurs hôtes », in *Images de La Rochefoucauld*, Actes du Tricentenaire, 1680-1980, Paris, PUF, 1984, p. 197.

26. *Œuvres*, I, p. 5.

a-t-il pas une contribution indispensable de l'éloquence à la « politesse des esprits »<sup>27</sup> ?

Fénelon n'a pas de peine à montrer que chez les Anciens grecs, l'Éloquence, d'une manière infiniment plus radicale et sérieuse, est en prise ferme et vive avec la vie *politique* de la Cité. Isocrate fait des jeux d'esprits. Démosthène défend les intérêts de sa patrie. Au passage, Fénelon esquisse ce qui fera toujours l'essentiel de son esthétique : tiré sans cesse vers ses buts essentiels et commandé par l'urgence, « l'art y est si achevé qu'il n'y paraît point »<sup>28</sup>.

Fénelon développe alors la vision *sérieuse* qu'il se fait des Arts et des Lettres, et qu'il maintiendra tout au long de carrière : invoquant Platon, il rejette « toutes les sciences et les arts qui ne vont qu'au plaisir, à l'amusement, à la curiosité ». Ce qui n'est pas nécessairement le cas de la Musique et de la Poésie, lorsqu'elles sont bien conçues et qu'elles mettent leur grâce et leur agrément au service de la vertu citoyenne, « montrant la philosophie la plus austère avec un visage riant »<sup>29</sup>. Ces Arts, comme aussi la Danse, ne furent inventés que pour exprimer les passions, et pour les inspirer en les exprimant<sup>30</sup>. Dans un tel contexte, l'Éloquence ne peut se définir que comme « l'art de persuader la vérité et de rendre les hommes meilleurs », même si l'on peut en faire un mauvais usage<sup>31</sup>.

Car toute société est menacée *d'altération* : « la vertu donne la véritable politesse ; mais bientôt, si on n'y prend garde, la politesse amollit peu à peu », comme on le vit chez les Grecs asiatiques<sup>32</sup>. En fait, le seul plaisir accep-

27. On peut entendre par là une sorte de civilité honnête des manières de parler et de s'entretenir, telle que la décrivait le Père Bouhours, mais tendant à former ce que nous appellerions aujourd'hui une culture, voire une civilisation.

28. *Œuvres*, I, p. 8-9.

29. Car la société idéale que décrivent les *Aventures de Télémaque*, si elle est sérieuse, n'est pas triste, et la musique que l'on y fait, liée à la meilleure poésie, est le plus souvent ravissante.

30. *Œuvres*, I, p. 12-14.

31. *Œuvres*, I, p. 18.

32. *Œuvres*, I, p. 14.

table est celui qui est lié à la recherche et à l'accomplissement du Bien.

Cette vision de tout le *sérieux* de l'Éloquence ne peut qu'aboutir à la condamnation des « déclamateurs » et du carriérisme fondé sur une « éloquence mercenaire et infructueuse » sans réelle efficacité morale. On comprend alors les réserves de l'auteur vis-à-vis de l'art vaniteux des panégyristes, même si Homère a pu donner des exemples admirables dans l'exaltation des Héros<sup>33</sup>.

À l'orateur ambitieux et mercenaire, il faut opposer l'orateur *désintéressé*. Celui-ci doit pouvoir parler librement, et donc être à l'abri du besoin, et sans chaînes. Mais une certaine critique des mœurs, habilement conduite, peut être commandée par le désir de plaire, et son efficacité est faible. Pire encore si les mœurs de l'orateur ôtent toute crédibilité à sa parole, et engendrent le doute sur l'honnêteté de sa fonction<sup>34</sup>.

Appuyé sur Socrate, Platon et le débat du *Gorgias*, Fénelon s'autorise alors une reprise et une confirmation autorisée de toute la question traitée. Rhéteurs et sophistes ont contribué à la dégradation des mœurs, faisant le *bel esprit* là où il aurait fallu aller au vif avec force et courage. Importance souveraine (d'après le *Phèdre* et le *de Oratore* de Cicéron) de faire précéder toute velléité de parole publique d'une connaissance étendue et approfondie des choses dont on parle et de leur portée dans le gouvernement de soi et la marche de la Cité. Nécessité d'un « fonds de science », acquis de longue date, sans cesse enrichi et entretenu, et de visions générales, qui permettent de replacer chaque chose dans un ensemble intelligible, confronté à la méditation et à l'expérience. C'est la seule condition pour acquérir un vrai ton d'autorité, et de quitter les artifices fragiles des citations et des pensées empruntées, pour vraiment « parler de son propre fond » et agir sur l'âme des auditeurs.

La fin de ce premier *Dialogue* est un plaidoyer chaleureux pour une parole vive, atteignant son but qui est

33. *Œuvres*, I, p. 19.

34. *Œuvres*, I, p. 22 sq.

d'ébranler, de saisir l'auditeur dans toutes ses dimensions d'intelligence, de volonté, de sensibilité, au service d'une vérité qui est aussi un Bien individuel et public. « Toute la force de la parole ne doit tendre qu'à mouvoir les ressorts cachés que la nature a mis dans le cœur des hommes... Si (les orateurs que vous écoutez) font une vive impression en vous, s'ils rendent votre âme attentive et sensible aux choses qu'ils disent, s'ils vous échauffent et vous enlèvent au-dessus de vous-mêmes, croyez hardiment qu'ils ont atteint le but de l'Éloquence. Si, au lieu de vous attendrir, ou de vous inspirer de fortes passions, ils ne font que vous plaire et que vous faire admirer l'éclat et la justesse de leurs pensées et de leurs expressions, dites que ce sont de faux orateurs »<sup>35</sup>.

### DIALOGUE DEUXIÈME

Le meneur des *Dialogues* peut dès lors faire un retour sur les buts de l'éloquence : non seulement *convaincre* (ce que fait la philosophie), mais *persuader*, c'est-à-dire faire aimer la vérité montrée, engager avec elle un véritable lien, fait de sentiments et d'empressement. L'Ancienne Rhétorique plaçait en position complémentaire la science qui démontre (*docere*) et la persuasion qui ébranle et met en mouvement (*flectere, movere*), tâches auxquelles se dérobaient la déclamation élégante et frivole et les propos de style fleuri. Doit-on renoncer pour autant à tout travail qui marquerait l'élocution, et la rendrait efficace et saisissante ? C'est ici que Fénelon opère une mutation audacieuse dans le diagramme habituel de la Rhétorique : *docere, flectere, delectare*. Réticent vis-à-vis de la recherche du plaisir (*delectare*), par où le discours risque de se perdre dans la vanité d'un unique art de plaire, il

35. *Œuvres*, I, p. 30.

charge l'orateur d'une fonction essentielle qui est de *peindre*<sup>36</sup>.

### *Peindre*

Ce terme peut faire illusion, tant il est banal depuis l'*ut pictura poesis* d'Horace. Mais il prend place dans la construction fénelonienne comme un concept très fort, et tout au moins considérablement renouvelé, voire déplacé.

Il ne s'agit pas seulement de décrire, mais de « représenter les circonstances d'une manière vive et sensible » (53), et d'une certaine façon, faire disparaître le peintre ou le poète par la force même de sa peinture. « Le poète disparaît, on ne voit plus que ce qu'il fait voir, on n'entend plus que ceux qu'il fait parler »<sup>37</sup>.

Dès lors, le rapprochement de la peinture et de la poésie est pour Fénelon tout à fait essentiel ; il s'agit d'échauffer l'imagination de l'auditeur, et d'exciter ses passions, de le plonger comme être vif et sensible, par la peinture et le mouvement, dans ce que la chose rapportée, la scène racontée, a de plus vif et de plus sensible. Par où la véritable poésie (mouvement, sonorités, cadences, figures...) déborde infiniment la médiocre versification, et devient une des qualités première de la véritable éloquence. (Dans la *Lettre à l'Académie*, Fénelon reprendra des critiques très voisines sur les contraintes fâcheuses occasionnées en particulier par la tyrannie de la rime). Dès lors, c'est par le charme de cette poétique picturale que se trouve réglée la question du plaisir, tout entière reportée sur la saisie heureuse et « passionnée » de l'objet, dans le mouvement même, vif et sensible, de sa transmission active. Cette action de *peindre*, à laquelle Fénelon rattache *l'action* du

36. *Œuvres*, I, p. 34.

37. *Œuvres*, I, p. 35.

corps, les mouvements, le ton, les gestes de l'orateur<sup>38</sup>, prendra évidemment toute sa portée quand il s'agira d'introduire l'auditoire dans la continuité vécue de la transmission de l'Évangile, comme il en sera question dans le *Troisième Dialogue*.

### *Liberté de l'action*

Dans une telle perspective, la liberté et l'autonomie de l'action prend une importance capitale. Un des principaux obstacles qui vient entraver cette liberté réside pour Fénelon dans la récitation *par cœur*, et donc inévitablement contrainte et contraignante, d'un texte entièrement composé au préalable<sup>39</sup>. Fénelon plaide, avec une très grande fermeté et longuement, pour un discours libre, tenant compte de la situation et des réactions de l'auditoire, appuyé sur une manière de parler noble, forte et naturelle, acquise par le travail, la fréquentation des grands modèles, et plus encore confortée par l'expérience. La préparation du propos sera fondée de loin, sur le trésor d'une science large et sûre, et dans l'immédiat sur une méditation intense et vraiment religieuse.

Un autre obstacle à cette liberté de la parole réside selon Fénelon dans la tyrannie des *divisions*, « qui dessèchent et gênent le discours », surtout quand elles sont pointilleusement annoncées, à la manière des exposés scolastiques<sup>40</sup>. Fénelon entend maintenir la puissance d'attraction du discours par une sorte d'exploitation adroite et libre des réserves de sens, de démonstration, de figures et de pénétration que le sujet détient, selon un ordre « qui ne soit point promis et découvert dès le commencement », et qui ne craigne ni les esquisses et les reprises, ni les détours, ni

38. *Œuvres*, I, p. 38-44. On consultera aussi : Monique BRULIN, *Le Verbe et la voix, la manifestation vocale dans le culte en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Beauchesne, 1998. En particulier le chapitre VII, p. 261-312.

39. *Œuvres*, I, p. 45-49.

40. *Œuvres*, I, p. 49-52.

les variations d'humeur, dans une progression généralement soutenue ou même croissante.

Cette liberté et cette force de l'action (dont Fénelon déclare « qu'elle est le principal »), ne saurait s'accommoder d'une ornementation frivole, et surtout s'encombrer et se surcharger d'artifices littéraires, périodes trop cadencées, fioritures apparentées à la mode surannée des *fredons* en musique, où aux complications oiseuses de l'architecture gothique ! La simplicité, le naturel, la variété des tons d'Homère et de l'Écriture, leurs inégalités mêmes, sont le secret de leur force et de leur éclat perdurable.

### DIALOGUE TROISIÈME

#### *Tout est historique dans la religion*

La science de l'Écriture (dont il faut entendre parfaitement toute la *force des expressions*) doit être jointe à la connaissance des auditoires auxquels on parle. Ces derniers ignorent la plupart du temps les fondements de la Religion, *lesquels sont historiques*. À un « bel auditoire », il pourrait peut-être se révéler mal séant d'expliquer le Catéchisme, mais « on peut, sans offenser ses auditeurs, rappeler les *histoires qui sont l'origine et l'institution de toutes les choses saintes*. Bien loin que cette recherche de l'origine fût basse, elle donnerait à la plupart des discours une force et une beauté qui leur manque. » Ainsi en est-il de l'expression paulinienne que Jésus-Christ est notre Pâque, où apparaît clairement la *suite* des deux Testaments. « C'est pour cela que je vous disais que presque tout est historique dans la religion. Afin que les prédicateurs comprennent bien cette vérité, il faut qu'ils soient savants dans l'Écriture »<sup>41</sup>.

41. *Œuvres*, I, p.59.

Outre la réalité proprement dite des événements rapportés, il semble qu'il faille considérer ici trois niveaux dans ce qui est dit *historique*, et dont Fénelon, de concert avec son ami et confrère Claude Fleury, fait un trait constitutif de la Religion, de sa tradition vivante, et auquel il relie la prédication :

1) l'exemplarité des événements et des personnages, lesquels, *mis sous les yeux* du lecteur ou de l'auditeur avec vivacité et exactitude, constituent une sorte de morale pratique, et un entraînement à comprendre les hommes, les sociétés, les enchaînements de causes et d'effets ;

2) ce que Bossuet, dans le *Discours sur l'Histoire universelle*, désigne du terme très fort de *Suite* (*Suite de la Religion*, à laquelle il oppose la *Révolution des Empires*), c'est-à-dire la continuité, l'enchaînement des faits, des œuvres, des destinées, jusqu'à y intégrer l'auditoire présent et l'auditeur lui-même, qu'il soit Roi ou manant ;

3) plus largement, ce que l'on pourrait appeler les supports par où s'établit et s'entretient la Religion, ses institutions, ses pratiques réglées ininterrompues, au premier rang desquelles prennent place les Sacrements et les formes du Culte divin<sup>42</sup>.

### *L'Éloquence et la Croix*

Fidèle à sa dialectique sinueuse, Fénelon fait en ce point rebondir les questions posées au chapitre précédent : peut-on parler d'éloquence au sujet de l'Écriture sainte ? et comment interpréter le passage ici inévitablement allégué

42. Dans son *Avertissement au Catéchisme du Diocèse de Meaux*, à Meaux, chez la Veuve Charles, 1691, Bossuet insiste particulièrement sur l'importance d'une catéchèse, aussi bien au Catéchisme que dans les Prônes, qui fasse toujours précéder la morale d'une présentation attentive des Mystères, du Culte divin et des Sacrements. Fénelon s'exprime de manière très voisine dans son ouvrage de *l'Éducation des Filles*, avec une insistance marquée sur le poids de la narration historique.

de St Paul, I Cor 2, 1-5, (*non in sublimitate sermonis aut sapientiae*)<sup>43</sup> ? Fénelon ne peut pas faire autrement que de suivre au plus près le *de Doctrina christiana* de saint Augustin. Il y a une Éloquence frivole, ornementale, dont l'art cherche à attirer les applaudissements ; elle est indigne du ministère apostolique. Il y a une autre Éloquence dont l'art consiste en « moyens que la réflexion et l'expérience ont fait trouver pour rendre un discours propre à persuader la vérité, et à en exciter l'amour dans le cœur des hommes, et c'est cela même que vous voulez trouver dans un prédicateur »<sup>44</sup>.

Cette Éloquence sérieuse et grave, forte et imagée, se rencontre à profusion dans les Écritures. Mais il faut aller plus loin pour comprendre le passage allégué de St Paul. L'Apôtre ne manquait pas de ressources oratoires, on le sait, mais son propos, plus profondément, est théologique : il veut dire que sa prédication est un ministère tout entier fondé sur une force venue d'en haut, et plus précisément sur l'unique vertu de la Croix, qui confond dans son humiliation la sagesse présomptueuse des hommes. « De nouveau Dieu tire tout du néant, pour convertir le monde, comme pour le former »<sup>45</sup>. C'est là tout le mystère de la Prédication, lié comme on le constate à celui de la Grâce : « le ministère de la Parole est tout fondé sur la foi : le fruit intérieur de l'Évangile n'est dû qu'à la pure grâce, et à l'efficace de la parole de Dieu »<sup>46</sup>. Mais Dieu assujettit ses ministres à un ordre extérieur de moyens humains, et d'autant plus les successeurs des Apôtres, qui « n'étant pas inspirés miraculeusement comme eux, ont besoin de se préparer et de se remplir de doctrine et de l'esprit des Écritures pour former leurs discours »<sup>47</sup>.

Il sera facile alors de faire remarquer, avec toute l'admiration d'un cœur chrétien, la simplicité des paroles de Jésus-Christ. Elles ont le meilleur du goût antique, ne crai-

43. *Œuvres*, I, p. 61 sq.

44. *Œuvres*, I, p. 62.

45. *Œuvres*, I, p. 64.

46. *Œuvres*, I, p. 65.

47. *Œuvres*, I, p. 66.

gnent pas le langage figuré, et sont sublimes en bien des endroits, à cette différence près que Jésus-Christ, maître de sa doctrine, la distribue tranquillement, et sans effort <sup>48</sup>.

### *Une vraie fréquentation de l'Écriture*

Toutefois, les interlocuteurs des *Dialogues* ont beau jeu de faire apparaître la difficulté d'intégrer de manière habituelle, dans la prédication, un rapport heureux à l'Écriture. Fénelon reprend sa critique précédente des « passages détachés », auxquels il oppose une lecture plus ample mettant en valeur la continuité, les principes et l'enchaînement de l'Écriture, « car tout y est suivi » <sup>49</sup>. Plus encore, cette fréquentation suffisamment étendue, appuyée sur un style lui-même nourri des Écritures, pourrait en donner aux fidèles l'intelligence et le goût, et procurer aux chrétiens une sorte de familiarité sensible : « Représentez-vous quelle autorité aurait un homme qui ne ferait que suivre et expliquer les pensées et les paroles de Dieu même. D'ailleurs, il ferait deux choses à la fois : en expliquant les vérités de l'Écriture, il en expliquerait le texte, et accoutumerait les Chrétiens à joindre le sens et la lettre. Quel avantage pour les accoutumer à se nourrir de ce pain sacré ! » <sup>50</sup>. À cette lecture fervente et approfondie des Écritures, Fénelon oppose pour les écarter les dissertations morales sur les désordres du monde, faisant allusion à ces sermons un peu mondains qui sont « de beaux raisonne-

48. *Œuvres*, I, p. 68.

49. *Œuvres*, I, p. 69.

50. Cette accoutumance heureuse et positive, qui est aussi un attrait, est, pour Bossuet aussi bien que pour Fénelon, une des fins explicites de la prédication. Rejetant tout ce qui pourrait ressembler à une concurrence soucieuse de réputation et de succès, Fénelon affirme, dès le début du *Dialogue Premier* : « Je ne veux point d'un prédicateur qui me dégoûte des autres ; au contraire, je cherche un homme qui me donne un tel goût et une telle estime pour la parole de Dieu, que j'en sois plus disposé à l'écouter partout ailleurs » *Œuvres*, I, p. 3.

ments sur la religion », mais qui ne sont point « *la religion même* ». Et il ajoute : « Tel fait des sermons qui sont beaux qui ne saurait faire un catéchisme solide, encore moins une homélie »<sup>51</sup>.

### *Revenir à l'homélie ?*

Le terme « Homélie », qui sent encore son grec à l'époque, renvoyait sans peine aux lectures des Troisièmes Nocturnes du Bréviaire, et ne manquait pas d'évoquer la figure et l'œuvre de St Jean Chrysostome, considéré de l'aveu de tous comme le maître du genre. Et Fénelon, en quelques pages pleines de feu, s'en vient à évoquer, à la manière de Claude Fleury<sup>52</sup>, ce qui leur apparaît bien comme l'âge d'or patristique de la prédication chrétienne, et les appuis que cette prédication doit chercher dans l'Écriture et dans les pratiques séculaires de l'Église, notamment dans le culte divin et les sacrements.

### *La prédication, acte pastoral*

La première leçon à tirer de cet âge exemplaire est une réestimation *pastorale* du ministère de la Parole, première charge de l'Évêque. L'interlocuteur désigné par la lettre C, chrétien instruit et dévot, quelque fois amené à forcer certaines affirmations pour mieux permettre au maître de la conversation de nuancer le propos avec bienséance, ne craint pas de renchérir : « Il ne faudrait communément laisser prêcher que les pasteurs. Ce serait le moyen de rendre à la chaire la simplicité et l'autorité qu'elle doit avoir ; car les pasteurs qui joindraient à l'expérience du travail et de la conduite des âmes la science des Écritures, parleraient

51. *Œuvres*, I, p. 70.

52. On pense surtout à : *Les mœurs des Chrétiens*, par M<sup>e</sup> Claude FLEURY, Seconde édition corrigée et augmentée, à Paris, chez la Veuve GERVAIS CLOUZIER, 1683, p. 228-237.

d'une manière bien plus convenable aux besoins de leurs auditeurs ; au lieu que les prédicateurs qui n'ont que la spéculation entrent moins bien dans les difficultés, ne se proportionnent guère aux esprits, et parlent d'une manière plus vague, outre la grâce attachée à la voix du pasteur »<sup>53</sup>. Cette voix serait celle « d'un père qui parlât à ses enfants avec tendresse » et non « d'un déclamateur qui prononçât avec emphase »<sup>54</sup>.

La formation du pasteur prédicateur donnerait une priorité vraiment religieuse à l'étude de la Sainte Écriture, tant pour la science que pour le goût. La fréquentation des Pères, comme interprètes autorisés des Écritures dans le sens de l'Église, est indispensable, même si l'on est en droit d'écarter les sens seulement pieux et les interprétations trop allégoriques.

53. *Œuvres*, I, p. 72. Cette grâce est habituellement rattachée dans les *Manuels* ou dans les Instructions des *Rituels* à la Messe de Paroisse, et tout principalement à l'intervention du pasteur au *Prône*. On peut consulter un des plus estimés : *Instruction sur le Manuel par forme de demandes et réponses familières pour servir à ceux qui dans les Séminaires se préparent à l'administration des sacrements*, par M. Mathieu BEUVELET, septième édition, Lyon, chez Antoine Laurens, 1677 (première édition, 1655), c. III, la messe paroissiale, § Du prosne de la Messe paroissiale, p. 216-229.

54. *Œuvres*, I, p. 71. Dans son *Discours sur la Prédication*, cité plus haut, Claude Fleury, proche de Fénelon comme nous l'avons vu, après avoir affirmé d'une manière assez radicale que le ministère de la parole de Dieu, tâche première de l'Évêque, dès les premiers temps de l'Église, et qui, dans ces premiers temps, connut un âge d'or d'une merveilleuse fécondité, n'était en aucune façon lié à une maîtrise d'un quelconque art oratoire, fait porter la responsabilité d'un détournement de la prédication hors de ses voies évangéliques, sur sa professionnalisation, et son accaparement par des spécialistes, séculiers carriéristes, et surtout religieux à la recherche d'auditoires de prestige. Rappelant les instructions du Concile de Trente, Fleury préconise une revalorisation d'une exhortation familière sur les textes de l'Écriture, en particulier au *Prône* de la Messe de paroisse. Cf. *Discours sur l'Histoire ecclésiastique*, par l'abbé Fleury, *op. cit.*, p. 391-410.

*Sagesse et civilité*

Mais Fénelon va plus loin, et, d'une certaine façon, répond à l'objection que B. lui faisait au début du *Dialogue* premier, sur la contribution de l'éloquence à engendrer une riche civilité, un vrai courant d'échange profond et bienveillant entre des êtres pensants et parlants. Les Pères en ce point « sont nos maîtres », et Fénelon trace en quelques lignes un profil élogieux de ce que, à ses yeux, représente l'Évêque, et par extension un ministre parfait de la Parole : « C'étaient des esprits élevés, de grandes âmes pleines de sentiments héroïques, des gens qui avaient une expérience merveilleuse des esprits et des mœurs des hommes, qui avaient acquis une grande autorité, et une grande facilité de parler. On voit même qu'ils étaient très polis, c'est-à-dire parfaitement instruits de toutes les bienséances, soit pour écrire, soit pour parler en public, soit pour converser familièrement, soit pour remplir toutes les fonctions de la vie civile... Aussi trouve-t-on dans leurs écrits une politesse, non seulement de paroles, mais de sentiments et de mœurs, qu'on ne trouve point dans les écrivains des siècles suivants. Cette politesse, qui s'accorde très bien avec la simplicité, et qui les rendait gracieux et insinuants, faisait de grands effets pour la religion... Ainsi, après l'Écriture, voilà les sources pures de bons sermons »<sup>55</sup>. Mais la matière de la Prédication reste la Religion elle-même en tant qu'historique et effective, la suite des Deux Testaments, Jésus-Christ et ses mystères, la suite de l'Église, mais aussi les sacrements, les traditions, les disciplines, l'office et les cérémonies de l'Église... « Toutes ces instructions affermiraient la foi, donneraient une haute idée de la religion, et feraient que le peuple profiterait pour son édification de tout ce qu'il voit dans l'Église : au lieu qu'avec l'instruction superficielle qu'on lui donne, il ne comprend presque rien de tout ce qu'il voit, et il n'a même

---

55. *Œuvres*, I, p. 74.

qu'une idée très confuse de ce qu'il entend dire au prédicateur »<sup>56</sup>.

### *Le catéchisme et le Prône*

Insensiblement, c'est toute la catéchèse chrétienne qui se voit remise en cause, et, sur ce terrain, les protagonistes des *Dialogues* ne peuvent pas ne pas rencontrer les questions posées depuis des décennies sur le terrain pastoral. Une des premières difficultés tient, depuis les propositions du *Catechismus ad Parochos*, à la difficulté de concilier un enseignement doctrinal méthodique, se voulant complet, avec, d'une part, le déroulement historique des événements du salut, et, d'autre part, une connaissance suffisante des passages les plus décisifs des Livres Saints, elle-même en rapport avec le cycle, riche bien qu'incomplet, des lectures faites aux Messes des Dimanches et des Fêtes. Le *Catéchisme historique* de Claude Fleury, que Fénelon recommandera dans son ouvrage de *l'Éducation des Filles*, sera un essai de réponse à la première de ces difficultés. Pour ce qui regarde la deuxième, les *Dialogues* proposent une rénovation de la prédication dominicale, au *Prône* de la Messe de Paroisse, après l'Évangile<sup>57</sup>. « Je voudrais que le prédicateur, quel qu'il fût, s'écrie l'interlocuteur C., toujours un peu insistant, fît ses sermons de manière qu'ils ne lui fussent point fort pénibles, et qu'ainsi, il puisse prêcher souvent. Il faudrait que ses sermons fussent courts, et qu'il pût sans lasser le peuple, prêcher tous les dimanches après l'Évangile »<sup>58</sup>. On devine

56. *Œuvres*, I, p. 76-77.

57. Ce n'est guère avant cette époque que l'on peut observer des indices d'abord assez dispersés d'un usage de lire les Évangiles des dimanches et des Fêtes en français au cours du Prône, usage qui se diffusera assez largement dans le cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme on peut le constater à la lecture des *Rituels* diocésains.

58. *Œuvres*, I, p. 77. Un obstacle sérieux résidait dans la longueur du Prône : long formulaire de Prières publiques, informations et annonces (bans, mandements, annonces des Fêtes, jeûnes...), censures

que pour une telle entreprise, le modèle le meilleur d'une explication riche et familière d'un texte de l'Écriture est avant tout patristique, en dépit de bien des défauts que l'on peut relever chez les Pères et qui tiennent souvent aux habitudes de l'époque. Mais il faut sans doute être plus réservé qu'ils ne le furent vis-à-vis des explications de type allégorique. Elles étaient du goût des Orientaux, mais surtout elles représentaient une sorte de diversification du sens pour des auditeurs beaucoup plus familiers du sens littéral et de la continuité des récits et des textes que les auditeurs de ce temps. Il ne faut pas quitter le sens littéral, à condition « d'en concevoir toute la grandeur »<sup>59</sup>. Et Fénelon ajoute une ardente profession de foi de prédicateur biblique et évangélique, qui nous servira de conclusion : « On trouve toutes les vérités et tout le détail des mœurs dans la lettre de l'Écriture sainte ; et on l'y trouve, non seulement avec une autorité et une beauté merveilleuse, mais encore avec une abondance inépuisable : en s'y attachant, un prédicateur aurait toujours sans peine un grand nombre de choses nouvelles et grandes à dire. C'est un mal déplorable de voir combien ce trésor est négligé par ceux mêmes qui l'ont tous les jours entre les mains. Si on s'attachait à cette méthode ancienne de faire des homélies, il y aurait deux sortes de prédicateurs. Les uns qui n'ayant

---

ecclésiastiques, abrégé de la Doctrine chrétienne, prières, Credo, récitation des Commandements. La routine y était une menace permanente et beaucoup de Curés ne prêchaient pas. Une formule abrégée était souvent prévue pour laisser place à une prédication qui ne devait pas, normalement, excéder la demie-heure. Des auteurs, souvent plus zélés que talentueux, proposeront dans le cours du XVIII<sup>e</sup> siècle des séries de *Prônes* ou d'Homélies annuelles. Les *Prônes* de Cochin comptent parmi les plus connus. On peut en voir un autre exemple dans les *Homélies pour les dimanches de l'Année en forme de Prônes*, par M<sup>e</sup> Jean-François Brunet, à Paris, chez Charles-Pierre BERTON, 1776. (Si le sujet traité est bien en rapport avec l'Évangile du jour, les dites Homélies gardent, du sermon, la composition impérative des discours écrits : Exorde, Présentation de la division, Premier point, Deuxième point [quelquefois Troisième point], courte conclusion le plus souvent exhortative.)

59. *Œuvres*, I, p.85.

ni la vivacité ni le génie poétique, expliqueraient simplement l'Écriture sans en prendre le tour noble et vif. Pourvu qu'ils le fissent d'une manière solide et exemplaire, ils ne laisseraient pas d'être d'excellents prédicateurs. Ils auraient ce que demande saint Ambroise, une diction pure, simple, claire, pleine de poids et de gravité, sans y affecter l'élégance, ni mépriser la douceur et l'agrément. Les autres ayant le génie poétique expliqueraient l'Écriture avec le style et les figures de l'Écriture même, et ils seraient par là des prédicateurs achevés. Les uns instruiraient d'une manière forte et vénérable ; les autres ajouteraient à la force de l'instruction la sublimité, l'enthousiasme et la véhémence de l'Écriture ; en sorte qu'elle serait, pour ainsi dire, tout entière et vivante en eux autant qu'elle peut l'être dans des hommes qui ne sont point miraculeusement inspirés d'en haut »<sup>60</sup>.

Jean-Yves HAMELINE

60. *Œuvres*, I, p. 85-86.